L'ABEILLE DE LA N. ORLÉANS.

JOURNAL, No 74, RUE DU CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI, 19 AVRIL.

FEUILLETON.

LE BARON DE TRENCK,

PAR

MM. OCTAVE FÉRÉ ET D. SAINT-YVES

DEUXIÈME PARTIE.

L'EXIL.

XIX

LE PARADIS.
(Suite.)

Léo trouva la printanière pensée, et pour reg:ener Berlin il fut forcé de se joindre aux autres personnes de sa suite qui, prises au dépourvu par les départ de leur maître, ne se mirent en route que le lendemain, et beaucoup moins gaiement qu'elles n'étaient venues.

Quant à Trenck, désespéré de heurts de mauvais augure, découragé par les paroles de Léo, reconnaissant la main infaillible du roi dans tout ce qui lui arrivait de malheureux, il épouvantait son geôlier par un mouvement perpétuel machinal que réfléchi, et dévorait l'espace sans avoir un motif pour arriver plus tôt ou plus tard.

Il entra dans la ville, sans même remarquer qu'elle avait pris depuis son départ un aspect de fête, et que des uniformes étrangers circulaient à travers la foule.

Isolé des sensations extérieures, tant celles qui le connaissaient étaient nombreuses, il atteignit, triste et morne, la porte de son auberge.

Les valets et les maîtres, affairés par un arrivé considérable, ne le voyaient même pas, quand Roller accourut le recevoir.

Mais le brave serviteur était d'une humeur massacrante.

—Ah bien! lui dit Frédéric, prenant quelque vive contrariété de sa part, et oubliant, suivant son habitude en pareil cas, de se contenir, est-ce là la façon de me témoigner la joie de me revoir?.... Que l'arrive-t-il donc, mon vieil ami?....

—Oh! ô moi, rien; mais à monsieur le baron!....

—Eh! d'où est-ce que cela regarde!

—Sans cela, m'a-t-on harmonieusement je!

—Brave Roller! c'est vrai. Dis-moi de quoi je suis menacé alors.

—Monsieur le baron a remarqué ce qui se passe en ville!

—Ma foi non.

—Comment, monsieur le baron a traversé les trois quarts de Nuremberg sans avoir été frappé par rien de nouveau!

—Eu quoi que ce soit.... Mais attends donc, fit-il en reprenant avec plus d'attention sa course qui, dans cette rue où, indépendamment de son auberge, il s'en trouvait une également importante, presque au fond, — mais voilà beaucoup de monde, beaucoup d'uniformes, les mêmes sans doute qu'autrefois!

—Comment cela depuis vingt-quatre heures, et monsieur le baron ne voit pas le plus curieux: les places publiques où sont installés des bivouacs gratuits, des estrades pour les feux d'artifice.... Tenez, entre nous, je crois que ces pétards qui partent sur les remparts, cela n'a pas cessé du jour ni de la nuit.

—Enfin, qui êtes-vous ainsi!

—Ces uniformes qui encombrent les hôtels ne vous le disent ils pas? C'est un corps russe de dix mille hommes, venu en Franconie pour soutenir l'Autriche dans sa guerre contre les Français, et dont la paix signée à Aix la Chapelle rend les services inutiles. Tous ces Moscovites redoutaient à petites journées de cheval, ils sont entrés hier à Nuremberg, et les autorités, qui ont de l'argent à perdre, ont jugé à propos de régaler de ces dépenses inutiles. Les habitants se sont mis à l'unisson; ne sentez-vous pas le rôti? tous les tournebroches sont en mouvement! C'est à qui logera des soldats; les caporaux sont hors de prix et les officiers appartiennent aux membres de conseil.

—Ah ça! on dirait qu'ils t'ont fait quelque chose, ces gens là?

Roller secoua la tête avec indignation.

—Ce bâtiment d'auberges, malgré mes protestations, leur a chassé l'appartement de M. le baron!

—Ah diable!

—Si bien que M. le baron va être obligé de partager avec M. de Schell une misérable petite chambre sous les combles.

—Ah! l'on nous traite même façon ici. Certes, ce n'est pas la première fois que les péripéties des voyages nous obligent à faire chambre commune, bureau souvent quand la chambre n'était pas une grange; mais il y avait des raisons pour cela, et ces raisons-là n'existent pas ici.... pas encore du moins!

—Ce malaprris d'hôtelier, en n'emparant de votre logement, m'a en outre pris d'aller loger ailleurs avec ses chevaux. Certainement, je ne m'en plains pas, mais ce n'est pas toujours manquer de respect à monsieur le baron dans ma personne.....

—Que dit Hermann de tout cela!

—Monsieur de Schell, répondit Roller, dont ce nom accrut la grognerie, peut-être par suite de ce que nous avons remarqué plus haut, est un attachement excessif à son maître, M. de Schell a pesté, enragé.

—Il a eu tort, et puisqu'il en est ainsi, rien ne nous retenant, nous allons partir.

—Partir! pour aller où! demanda Roller en ouvrant de grands yeux.

—Eh! ce que je sais! n'importe, partons. Où est Hermann!

—Ah! voilà ce que je ne sais pas non plus. Il est sorti depuis ce matin sans rien dire.

—Diable! il a la bourse, et il faut régler avec ces aubergiste inhospitalier. Quel ennui!.....

Il était pourtant impossible de rester ainsi; on ne pouvait partir et la laisser en arrière, et puis, comme le disait Trenck, il avait l'argent de la commande.

Il ne restait que le soir, et si le retour inespéré de Frédéric avait contrarié le bon Roller, Hermann en ressentit un ennui bien pire et d'un genre bien différent.

—Enfin, te voilà! s'écria Trenck, en l'apercevant, c'est heureux!

—Quoi! c'est toi, cher ami! ..... fit le lieutenant.

—Tu le vois bien. De quel air tu me dis cela? Ah çà, quelle mine as-tu donc!

—Moi! ..... balbutia Hermann, dont les traits indiquaient une fatigue anormale, une sorte de bouleversement; mais je n'ai rien.

—En ce cas, après vile notre dépenses avec l'aubergiste, et allons nous en.

Hermann resta immobile.

—Est-il malade? est-il ivre? ne m'entend-il pas?

Mais l'œil du lieutenant resta fixé sur le parquet; un cercle noir en cernait les orbites; il paraissait du livide au verdâtre, et ses narines dilatées bruyamment la respiration de sa poitrine oppressée.

Trenck, en proie à l'excitation poignante qui le dévorait de son côté, frappa du talon et d'un ton violent, dont il n'avait jamais usé vis à vis de son ami:

—Répondras-tu!.... exclama-t-il.

A cette explosion, Hermann fit écho par une autre, mais bien différente. Une espèce de spasme nerveux, tordant, porta convulsivement la main à ses cheveux, pour arracher ses trames poudrées, ses pauvres papillotement d'une coiffure élégante, et, relâchant un gros sanglot:

—Tiens! s'écria-t-il, je suis un misérable!

Frappe-moi! tue moi! ou prête-moi une arme, que je me tue moi-même! Je ne mérite pas de vivre une heure de plus!

Frédéric, redevenu calme au premières de ce désespoir soudain, le regarda une seconde, observer aux démonstrations de la colère qui le possédait contre lui-même, et d'un ton auquel froid qu'il était exigé tout à l'heure,

—Eh bien, soit, lui dit-il.

La désolation d'Hermann redoubla, son lamentation couchèrent de plus belle, et il répondit en avalant la moitié de ses mots, comme un écolier qu'on gronde.

—Sans le vouloir..... j'étais sorti tantôt pour me distraire..... j'avais des humeurs noires que m'obsédaient.....

—Comme toujours.

—J'ai rencontré d'un ancien camarade qui a pris de service chez les Russes, il m'a entraîné à la brasserie pour renouveler connaissance entre deux pots de bière; de là, à l'auberge en face de la mère, et le médecin en chef du corps russe auquel il appartenait tenait une banque de pharaon.... et il y avait des marcs, le bruit de l'or, l'appât du banquier, l'émotion des joueurs..... tout cela m'a donné des vertiges..... j'ai perdu.....

—Et tu as perdu ?

—Mille ducats, presque tout ton Hermann.

—Tout perdu ?

—Tout !

Frederic ne lui adressa pas un reproche, un sourire se dessina même au coin de ses lèvres, comme si c'était un sourire un peu amer.

C'est bien, dit-il plein de calme : restons, puisque nous ne pouvons faire autrement ; et il ajouta d'un ton où ont notre nouveau plus, vu le motif en lui.

—Tu ne veux pas de ma compagnie ?..... demanda-t-il ensuite Hermann.

—Et moi ! je veux rester ami.

—Il suffit : je m'en vais..... je m'en vais, balbutia le pauvre lieutenant désorienté par tant d'humilité et de bonté.

Sans leur laisser le point à son ami, précipité de nouveau par sa fatale passion dans une nouvelle infortune, il se dirigea vers la porte, le lugubre appareil précisire que le maître de l'auberge avait adjugé aux deux compagnons de voyage.

Frédéric aperçut Roller qui se tenait à deux pas, debout, sans bouger, sans remuer le moindre muscle.

—Ah! tu es resté là, toi ! lui dit-il.

—Aux ordres de monsieur le baron.

—Mon ordre, ami, est que tu ailles te coucher en ce moment ; fais comme Hermann, va dormir.

—Dormir !..... maugréa le brave serviteur, grand monsieur le baron épouse de pareilles concurrences de la part.....

Trenck lui adressa un regard sévère, qui lui coupa la parole.

—Il suffit, monsieur le baron, dit-il, je vais à mon service.....

Il mentionnement pour s'éloigner, mais son loyal visage n'exprimait tant de chagrin, que Frédéric le rappela.

—Roller !

—Mon cher maître..... dit-il en se rapprochant.

Frédéric lui remit la main, et serrant la sienne :

—Bonne nuit, mon ami, lui dit-il.

—Oh ! mon ami, de ce bonnet-là ! s'écria l'excellent homme transporté de joie.

Trenck prit congé immédiatement de la maison dans un appartement à l'une après l'autre, les rares places de monnaie, pour ces différentes de son entrée à Munich.

Il n'y avait pas d'hôtes pour occuper à cacher l'aubergiste : d'ainsi, en dépit à l'importance de sa note, comme s'il n'eût rien possédé de tout. Il n'était pas pauvre, et l'où il dit que, l'aimable d'homme, mais il était pauvre.

Cependant, des fenêtres ouvertes de l'autre côté sur toute la rue, le particulier en en comment, un tintamarre d'or et d'argent. Mais il n'éprouva pas la tentation d'y risquer ses derniers et trente de cent.

Il ne pensa même heureusement pendant plus d'une heure, et ce fut heureusement pour la ville, ainsi que pour quelques professeurs et polytechniciens, qu'il engagea son auberge et la chambre qu'il devait partager avec Hermann.

Celui-ci, assis sur le bord de son lit, avait fini par s'endormir, les vapeurs de la bière l'emportant sur l'irritation de jeu et l'épouvante du malheur.

Trenck était calme, mais réfléchi. Des pensées graves se dominaient dans son esprit ; il semblait prendre à nouveau connaissance d'idées oubliées un instant.

Que faisait-il sur la terre ?..... Quelle espérance pouvait-il encore garder ?..... Tout lui échappait ! Il était seul, abandonné de tous ! Pas même pour la fidélité d'Hermann sur lui de ses bienfaits qui en faisaient l'objet !..... Pour ces personnes aussi s'écroulait le monument de gloire et d'épouvante, le vaillant, le puissant, l'invincible, le redoutable Trenck, qui avait fait trembler la France !

Rien encore ces restes à l'homme ; son homme, son prestige vous restaient à Hermann !

—Non ! s'écria-t-il exaspéré par tant de misères ; non ! cela n'est pas possible !

Hermann dormait toujours, sa respiration bruyante indiquait la possession de son sommeil.

Frédéric prit la lampe qui éclairait la chambre, la plaça sur la table, et prêta l'oreille.

L'horloge de palais sonna le carillon qui précédait les heures, et le marteau retomba une fois sur le grosse cloche

—Une heure ! dit Trenck ; je vivrai jusqu'à trois ; deux heures me suffiront pour ce qu'il me reste à faire.

Ce point arrêté avec lui-même, il prit pistolets, les chargea et les amorça avec un soin tout particulier, les plaça à sa portée ; il s'assit et tint de sa poitrine le portrait d'Amélie.

—Nous aurions pu être si heureux !.. prononça-t-il en soupirant.

Il resta longtemps en contemplation devant cette image mourante, devant cet œil qui rédétait pour lui l'amour du ciel, puis il y posa les lèvres comme un recueillement pieux ; la nuit devenait lui, afin que ses regards ne rencontrassent pas d'autre objet, jusqu'aux limites fixées pour l'heure suprême.

Et alors il écrivit..... il écrivit à cette dont il revoyait encore les traits, dans ces instants empreinte.

Deux heures semblèrent.

—Encore une heure à vivre, à souffrir!....Il se dit-il.

Il avait terminé ses adieux à Amélie, il se disposa à en adresser aussi à Léo, qui devait, pour la dernière fois lui servir de messager auprès de Frédéric.

Le sommeil d'Hermann tournait au somnambulisme ; profond et agité à la fois, il tenait de cauchemar. Le joueur remuait avec aggravation tous les émotions, les tortures de la veille. Il rêvait que haut, se croyant encore au pharaon :

—Carte anglaise !.. je tiens !.. paroli !.. ballottin-il d'une voix ascendée.

—Le misérable ! murmura Frédéric, il est en proie, même dans son sommeil!..... Incorrigible!....

Une petite cloche sonna deux heures et demies.

Frédéric, l'œil fixé sur la sûtre ministre qui continuait de le regarder avec sa pure et douce expression, prit de nouveau la plume, le reprenn avec soin contre l'autre pour ne pas déraciner l'amorce, et reprit la plume pour achever la lettre à Léo.

La voix oppressée d'Hermann lui causa une nouvelle distraction. Le lieutenant passait à un autre ordre d'idées ; après le jeu, il revenait à l'idée fixe de sa passion pour Mlle Braun.

—Babet ! chère Babet !

—Son ! ses amours, à présent !... murmura Trenck.

—A toi ma vie, continuait Schell, à toi..... après mon ami Trenck !... Attends-moi.... Je reviendrai.... je reviendrai riche.... Oh ! la bourse !....

Jusque là Frédéric était resté impassible. A ces derniers mots une angoisse couvrit son front.

—Le bonheur ! répéta-t-il. Pauvre garçon !... Il m'aime vraiment ! Et dans un quart d'heure, adieu, il sera seul sur la terre. Que deviendra-t-il ? La solitude profonde ! isère !... Il fera comme moi, il se tuera.... Il fera ses adieux à celle qu'il aime, comme je fais les miens..... Oh !....

Cette perspective du malheur de son ami causa à Trenck, si froid en présence de sa propre détresse, un frisson pénible.

—Et ici, pensait-il, rien pour lui laisser après moi une ressource, un moyen de revoir cette pauvre jeune fille !.... Oh ! la vie ! amères déceptions !.... Pitoyable lot !

L'heure sonna.

Au premier coup, il saisit son arme ; au troisième, il l'abaissa ; au cinquième il la posa.

Son doigt touchait la détente, il s'arrêta. Le scintillement de la lampe faisait luire à ses yeux les glaces des riches ornements damasquis dont les murailles étaient couvertes de jaux. Il les regarda ainsi attentivement, prit le second pistolet, l'examina de même, et, les essuyant tous les deux avec soin, les chargea de leur éclat, tenant par la manche d'entretien, à travers les voyages qu'il avait accomplis avec eux.

On s'en souvient qu'à lui ainsi armé, au troisième siècle, il avait vu son père mourir